LE TRÉSOR CONVOITÉ DE L’ORDRE DU TEMPLE

Marc Fouquet

Le trésor convoité de l'Ordre du Temple

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet

© Éditions Persée, 2017

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

Sic luceant veritates…
Ainsi luisent les vérités…

À Françoise

PREMIÈRE PARTIE
ORIGINES

I

L'absence de vent à proximité des côtes de France obligeait les vingt rameurs de chaque bordée à souquer ferme dans un effort soutenu, ponctué par les avirons plongeant dans une mer huileuse. Les corps amaigris luisaient de transpiration et le soleil qui, toute la journée, avait arrosé de ses rayons brûlants la coque des galères, imposait une respiration à la limite du supportable ; les odeurs de sudation le disputaient à celles des effluves nauséabondes de fond de cale, où des soldats malades et blessés étaient allongés dans la paille. Le long périple maritime du retour avait débuté, pour l'ensemble des troupes embarquées au nord de la baie d'Haïfa à Saint-Jean d'Acre, douze semaines plus tôt, le 24 avril.

La Méditerranée n'avait pas été clémente pour les troupes croisées, après six années de combat qui avaient marqué les corps autant que les esprits. Une partie de la flotte des soldats du Christ, prise sous les projectiles meurtriers des balistes et des arbalètes, avait bien failli aller par le fond, en croisant dans les eaux chypriotes, puis siciliennes. Nombreux étaient ceux qui y avaient laissé leur vie.

La septième croisade, dirigée contre l'Égypte, avait été rude, engageant les quinze mille hommes, embarqués le 25 août, il y avait de cela six ans, dans une campagne contre les hérétiques,

avec l'Orient comme vaste décor ; l'Orient, siège de la naissance de l'histoire spirituelle de l'humanité.

Que de chemin parcouru, que de villes assiégées conquises puis perdues, que d'hommes passés par le fil de l'épée, que de femmes souillées, que de fanatiques anéantis, que de combats perdus, que d'illusions laissées dans les déserts brûlants, depuis le jour du débarquement sur les quais de Limassol. Damiette prise, Mansourah et l'écrasement des troupes mameloukes, la captivité du roi près de Sharamsah, puis la rançon, prix de la liberté royale, la restitution de Damiette place fortifiée du delta du Nil, enfin, la Palestine.

La chaleur et la rumeur cadencée des rameurs dans l'effort collectif ne prêtaient guère à l'évasion de l'esprit et Robert Jourdain l'Ermitage, debout à la poupe de sa galère, traçait sa route au tribord arrière de celle de Louis IX de France. Il avait les traits burinés par le soleil d'Orient. Son impressionnante vêture de chevalier croisé accentuait l'impression de force se dégageant de lui. Ses pensées étaient tournées vers son roi qui, à quelques dizaines de mètres devant lui, guidait la flotte vers sa destination finale.

Louis IX, après six années passées à la tête de ses croisés, s'apprêtait enfin à fouler le sol de son royaume. À genoux, sous sa tente aménagée à la poupe de la galère amirale, il recevait la bénédiction de son chapelain. Il était ceint d'une robe de bure frappée de la croix rouge. Il ne releva la tête qu'en entendant qu'on introduisait un homme en sa présence. Ce dernier attendit que le monarque se soit relevé et se montra prêt à l'entendre pour s'exprimer.

— Sire, vint prévenir le capitaine de la galère royale – arborant le nom de Montjoie – nous allons bientôt accoster.

— Bien ! Vêtissez-moi de mon armure et donnez-moi ma couronne.

Des hommes de sa garde rapprochée vinrent autour de lui et, méticuleusement, commencèrent à le revêtir de sa tenue de croisé.

On pouvait désormais distinguer de façon précise, la côte découpée marquée de l'ocre des rochers et d'une végétation faite de pinèdes basses. L'eau turquoise caressait le rivage sous le soleil écrasant de juillet. Des femmes et des hommes agitaient leurs bras espérant, même à cette distance, entrevoir le monarque et ses compagnons d'armes. Une femme sans âge, voûtée sous un fagot de petit bois, regardait tristement s'avancer la flotte, arborant aux sommets des mâtures des oriflammes blancs et noirs ou de couleur et, pour la galère de tête, l'étendard fleurdelisé. Elle avait eu une pensée émue pour son Théodemar, recruté comme fantassin par les hommes du roi, tué la veille de l'embarquement pour l'Égypte, lors d'une beuverie dans une des nombreuses tavernes du port. Elle regardait avec amertume ce retour des croisés qui lui avaient pris son homme.

« *Six ans que je n'avais vu les miens, six ans que je n'avais serré la belle et brune Hildegarde, dont le souvenir des yeux noisette m'avait accompagné durant cette si longue absence ; six ans que je n'avais arpenté les grandes pièces du château, parfumées du mélange particulier, de cades, de mûriers noirs et de très vieux oliviers que nous faisions brûler dans les grandes cheminées. J'avais souvent pensé à mes vastes terres, au fief familial agrandi par Philippe Auguste – qui avait fait don à mon père des actuelles terres du nord en hommage à son engagement de croisé et au sang versé par ses hommes, lors d'une précédente croisade en terre d'Égypte – ; à mes terres vallonnées, enserrant Beaucaire, marquées par un paysage varié de pinèdes odorantes, de chênaies, de futées basses, à mes terres faites d'une végétation rabougrie et solide, résistante aux écarts de température, à mes terres offrant au regard observateur des couleurs si particulières au soleil couchant, cet émouvant don d'une nature méditerranéenne chaude, sauvage et contrastée* ».

Robert Jourdain l'Ermitage, loin de ce qui se déroulait sous ses yeux, avait laissé vagabonder son esprit et ses pensées en direction de sa femme et de ses terres. Puis ses pensées revinrent vers la longue guerre en Orient. À plusieurs reprises, il s'était opposé au roi, plus particulièrement lorsque celui-ci avait forcé le Temple à verser la rançon de 500 000 livres tournois, fruit d'un accord conclu avec Tûrân Shah. Malgré cela, il avait été un soutien indéfectible au roi, aux yeux de tous, dans la conduite de la guerre contre les hérétiques. Ceci faisait de lui un homme craint et respecté au sein du conseil du roi et, n'en déplaise à certains, l'un des plus proches compagnons de Louis IX, qui d'ailleurs ne se privait pas de le consulter en permanence.

Le roi en faisait aussi son confident. Cela avait été notamment le cas, lors de l'entretien que le monarque avait provoqué, avant la décision finale d'engager le royaume dans une nouvelle croisade. Robert savait le roi très malade, et c'est lors d'une journée glaciale de fin décembre 1244 à Pontoise, qu'il avait reçu en confidence, avec respect et émotion, le vœu royal, si la guérison se dessinait, de se croiser.

La situation, dépeinte par les messagers de Louis IX, était grave en Palestine. L'empereur Frédéric II, qui était aussi roi de Jérusalem, avait réussi à obtenir, après de difficiles négociations avec l'émir Ayyoubide Al-Kâmil, le retour de la ville sacrée au sein du royaume de Jérusalem. Brutal avec la noblesse d'Orient, et probablement aussi islamophile aux yeux de cette dernière, le monarque avait, par ses comportements, déclenché une véritable guerre civile en Terre sainte. Il y régnait une anarchie, minant la féodalité en Palestine. Il avait été rapporté par les mêmes émissaires, que de cruels et sanguinaires groupes de Kwârismiens avaient pillé les campagnes syriennes, puis s'étaient dirigés vers la Mésopotamie. C'est ainsi que dix mille hommes avaient, au mois d'août précédent, pris les villes de Tibériade et de Jérusalem.

La pensée profonde de Louis IX sur la nécessité de la croisade, Robert Jourdain l'Ermitage – proche parmi les proches – la connaissait bien. Il savait que, dans son for intérieur, le roi était fasciné par la guerre contre les hérétiques, celle-ci dominant son règne tout entier, ainsi que sa politique.

La guérison du roi étant en vue, après qu'ait été consulté le conseil et dans une ambiance d'exaltation, chacun était conscient de la proximité du départ pour la Terre sainte. Ainsi donc, le roi avait tenu la parole qu'il s'était donnée à lui-même.

La décision de la croisade avait été prise.

À Chypre, Robert Jourdain l'Ermitage, à la tête d'une troupe de chevaliers et de soldats, avait organisé l'intendance et le ravitaillement de l'expédition au nom du roi, pendant que se bâtissait dans le royaume, le port d'Aigues-Mortes. Dans le même temps, Louis IX – comme l'avaient vécu ses aïeuls Louis VII et son grand-père Philippe Auguste – était habité par une véritable obsession de la croisade, une croisade dévote et christique, dont le résultat était un engagement passionné.

Et c'est… – le chevalier avait cherché un instant la date dans le foisonnement de ses souvenirs – à la fin du mois d'août 1248, que les navires, commandés six ans auparavant aux fournisseurs génois, vénitiens et marseillais, avaient appareillé du nouveau port royal d'Aigues-Mortes vers l'Orient. Les naves, les busses, les salandres et les galées, arboraient – outre le pavillon fleurdelisé – de nombreux oriflammes de la noblesse ; parmi ces pavillons, les gonfanons beaucéant claquaient dans le vent. La marque templière de la croix rouge sang et du Beaucéant mi-parti de couleur noire et blanche, était le puissant symbole des lions en guerre et des agneaux en paix !

« *Vingt-deux fois le soleil s'était couché sur la flotte avant d'atteindre Limassol, où nous étions demeurés en hivernage, pour préparer notre plan de bataille dans la perspective de l'expédi-*